

Bedous à l'époque du dancing "L'Edelweiss"

L'annonce d'une nouvelle vie pour l'hôtel international de Bedous, connu par bien des Aspois sous le nom d'hôtel Aillagon, a fait resurgir des montagnes de souvenirs...

C'est surtout le petit bâtiment tout en bois, en arrière de l'hôtel : le dancing Aillagon, nommé « l'Edelweiss » par son propriétaire, qui déchaîne les évocations.

Pour paraphraser l'idole des jeunes des années 60, avec son dancing créé en 1940, Antoine Aillagon a « allumé le feu » sur la vallée d'Aspe. Pour toutes les générations d'après-guerre jusque vers 1980, c'était le seul lieu de détente et de rencontres. L'imagination intarissable du père d'Angèle (future épouse de Louis Ambiéla) a établi la piste de danse avec l'espace pour l'orchestre au fond à gauche en entrant. De l'autre côté, en face, les spectateurs attablés pouvaient commenter ou surveiller la « jeunesse » en train de se défouler.

« Qu'est-ce qu'on s'est amusé ! On était serré comme ça ! Et il n'y a jamais eu le feu ! Heureusement, on aurait tous cramé ! ». Aillagon, puis son gendre Louis Ambiéla, faisaient venir des orchestres dont les plus réputés, Pépé Nunca d'Oloron, et los « Comodines », groupe d'Espagnols de Jaca avec leurs danseuses, ont animé bien des soirées. Ces cinq garçons constituaient un groupe extraordinaire jouant une foison d'instruments : batterie, saxo, trompette, flûtes, violons, guitare et orgue ; deux d'entre eux

chantaient aussi : le ténor Manuel Font et Jaime Oro.

Le samedi soir à partir de 20-21h, jusqu'au dimanche matin (2-3h), l'Edelweiss ne désemplissait pas. Au fond, sur le comptoir du bar, Angèle, puis Janick Ambiéla sa fille, distribuaient le blanc limé, les vins cuits ou le « jaune » (le ricard). L'entrée de ce petit paradis copieusement enfumé se montait à 2 francs; les murs colorés étaient ornés de tableaux (2m / 1m environ) représentant des paysages de montagne, mer, ... peints par les frères Saliou.

Des éclats de lumière étaient projetés dans tous les coins, par la boule à facettes argentées qui tournait au plafond, visée par un projecteur.

« On venait de partout : de toute la vallée, mais aussi d'Arette, d'Oloron et certains du piémont. On venait à pied, à vélo, après, on a rempli les voitures : du co-voiturage avant l'heure ! »

A questionner bien des Aspoises, elles y ont trouvé - ou retrouvé - leur mari, et inversement ...

En trop mauvais état, le dancing a été démoli en 2009, même si les propriétaires Béatrice et Edmond Bertin auraient souhaité le garder, sachant la valeur sentimentale qu'il portait. Ils ont « sauvé » les peintures et devraient en offrir à la mairie de Bedous, tout en en disposant

certaines dans le hall d'entrée de l'ancien hôtel international et qui sera, dès septembre 2011, un ensemble de logements sociaux.

M.
Lacrouts-
Loustalet



Antoine Aillagon



Francis Lassus d'Accous
(au fond à droite)



Une soirée à l'Edelweiss

Association loi 1901
64490 ACCOUS
memoiredaspe@free.fr
ISSN : 1777-7194

Août 2012, n° 15

3 €

mémoire d'Aspe

Dans ce quinzième numéro de « Mémoire d'Aspe », vous découvrirez deux personnalités dont les destins ont croisé à un moment essentiel de leur existence la vie de notre vallée.

A travers ces deux hommes aux convictions antifascistes fortes, jusqu'à la mort pour l'un, nous vous proposons de poursuivre la découverte de l'histoire récente en Aspe et d'avoir une pensée pour ces deux hommes qui reposent dans le petit cimetière d'Osse, loin de leurs pays d'origine, l'Autriche et le Portugal.

Il y a soixante-dix ans, le 10 décembre 1942, Wilhelm Friedmann choisissait le suicide à Bedous pour échapper à la dictature nazie. Des dizaines d'années plus tard, le 19 mars 2006, la famille de Fernando Gil, brillant philosophe portugais ayant fui la dictature de Salazar, époux de la petite-fille de Friedmann, choisissait Osse comme lieu de sépulture. Ce sont ces destins croisés que Jean-Noël Paquier nous a proposé de redécouvrir à travers un texte que nous publions aujourd'hui.

Deux autres contributions complètent ce numéro. Elles rappellent des moments plus heureux de la vie quotidienne en évoquant l'ancien dancing de « l'Edelweiss » à Bedous et l'histoire de la « fête des Patates » à Accous. En cette fin d'été, il nous a semblé normal de proposer une petite histoire de ces moments festifs qui ont rythmé, et rythment encore pour certaines fêtes, la vie des Aspois. Merci à Martine Lacout-Loustalet, à Simon Albéro, Hélène Ficat, Jean Gain et Dominique Iriart pour ce moment de souvenirs.

Maryse Darsonville

Fernando Gil, "une belle figure"



Danièle Cohn, petite-fille de Wilhelm Fiedmann, marque un attachement fort à l'histoire familiale et à Osse en particulier. Son mari, Fernando Gil, avait fui le salazarisme. Mort le 19 mars 2006, il est enterré à Osse. Son enterrement a d'ailleurs marqué certains Ossois par la présence

importante de sommités portugaises. Le gouvernement portugais a depuis créé un prix international « Fernando Gil » de philosophie des sciences pour honorer sa mémoire et ses travaux. En 2011, il a été attribué au slovaque Ladislav Kvasz, mathématicien et philosophe. Danièle Cohn a gentiment bien voulu nous envoyer quelques phrases qui illustrent son attachement et celui de son époux, à la vallée d'Aspe : « Je tenais à vous remercier d'accueillir dans Mémoire d'Aspe mon grand-père et à ses côtés mon mari. C'est pour moi très touchant de les voir réunis dans votre bulletin. Le choix d'Osse pour dernière demeure fut pour Fernando Gil évident, et cette évidence avait un rapport très étroit avec l'histoire de Wilhelm Friedmann. Exilés tous deux, ils furent citoyens du monde très engagés tous les deux. Fernando a beaucoup œuvré pour la construction de la démocratie portugaise, c'est pourquoi un ministre - et ami - s'est déplacé. Il a été le conseiller du Président Mario Soares pendant des années, il a reconstruit après la révolution des œillets le cursus des études de philosophie et a été le conseiller du ministre de la science José Mariano Gago qui est venu à Osse lui rendre un dernier hommage. Mon mari a ainsi contribué à faire de la recherche portugaise un élément de refondation du pays en faisant adopter des critères internationaux et des exigences de qualité très élevées. Comme mon grand-père, Fernando fut un grand intellectuel, l'histoire lui a permis - ce qui ne fut hélas pas assez le cas pour mon grand-père -, de laisser derrière lui une grande œuvre qui est une philosophie originale et très en prise sur les débats de notre temps. Sa carrière s'est déployée entre Paris et Lisbonne, son rayonnement international l'a conduit à être invité dans de nombreuses universités étrangères (Brésil et Argentine, Etats-Unis, Espagne, Angleterre, Italie, Israël). Professeur à l'Université Nouvelle de Lisbonne, il fut aussi Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Ses principaux ouvrages en français sont : *Preuves* (Aubier, Paris, 1988) le *Traité de l'Évidence* (Jérôme Millon, Grenoble 1993), *La Conviction*, (Flammarion, Paris, 2000). Après le Prix Pessoa reçu en 1994, le prix international Fernando Gil, remis au cours d'une cérémonie publique tous les ans à Lisbonne depuis 2011 et de nombreux colloques organisés

autour de son travail contribuent à faire vivre cette œuvre. Fernando avait été très touché du récit que je lui avais fait de la vie de mon grand-père. D'une famille de maranes, Fernando était très sensible à l'histoire du peuple juif et irrémédiablement marqué depuis son enfance par la Shoah. Il avait vécu un totalitarisme et avait une empathie profonde pour les victimes du nazisme. Je lui avais fait connaître Osse, et cette plaque si modeste et elliptique au cimetière. Grâce au colloque organisé à Pau sur Einstein, Benjamin et Friedmann, j'ai fait la connaissance de Catherine Perony. Une amitié a commencé et nous avons tenté de trouver Fernando et moi une maison entre Osse et Lescun dans la vallée. C'est lui qui a choisi, se sachant condamné, de reposer dans ce cimetière où, à la mort de ma grand-mère, en 1973, j'avais demandé à ma mère d'acquiescer une tombe pour moi et les miens - qui étaient encore à venir car j'avais à l'époque 23 ans ».

Jean -Noël Paquier et Danièle Cohn

Le Monde
Mercredi 22 mars 2006

CARNET

DISPARITION

Fernando Gil

Spécialiste de la logique et des questions cognitives, il était un philosophe de la connaissance

(L'Herne, 1972) des *Preuves* (Aubier, 1992), de *l'évidence* (*Traité de l'évidence*, Millon 1993), ou encore de *La Conviction* (Flammarion, 2000), ainsi qu'à l'intelligence artificielle.

Coordonnateur de multiples projets institutionnels ou éditoriaux, Fernando Gil était notamment le fondateur et directeur de la revue de philosophie *Analyse* et assurait des enseignements sur plusieurs continents, notamment au Brésil. Il avait également joué un rôle majeur dans la politique culturelle du Portugal.

Actif dès avant la « révolution des œillets » en 1974, il avait été un proche conseiller du président Mario Soares au cours de ses deux mandats (1986-1996). Homme de conviction, il avait pris ses distances, notamment après le 11-Septembre, avec l'antiaméricanisme de la gauche.

Derrière l'épistémologue, toujours savant, parfois austère, derrière le pédagogue, constamment actif, ceux qui l'ont connu découvriraient vite un homme profondément modeste, sensible et généreux. Esprit lucide, travailleur sérieux, ami fidèle, il savait aussi, quand c'était nécessaire, ne pas mâcher ses mots. Une belle figure. ■

ROGER-POL DROIT

Le philosophe Fernando Gil est mort, dimanche 19 mars, à Paris, des suites d'un cancer. D'origine portugaise, il était né en 1937 au Mozambique et avait accompli une grande partie de sa carrière au Portugal, où il était une personnalité de premier plan, avant de s'installer en France.

Devenu en 1989 directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), il venait de prendre sa retraite. Il n'avait jamais cessé de poursuivre une double activité, gardant un pied à Paris et l'autre à Lisbonne, où il animait un centre de recherche interdisciplinaire.

Auteur de nombreux ouvrages publiés en portugais comme en français, ce spécialiste de la logique et des questions cognitives a contribué à renouveler plusieurs aspects de la philosophie de la connaissance. Il s'est intéressé en particulier à des domaines comme celui de *La Logique du nom*



Photo B : "Patates 1985" : 1. Subercaze, 2. Mouliney, 3. Larraux dit "Lulu"

Photo C : Remise du 1er Trophée du Poey en 1972 : 1. Larrensou G, 2. Larraux, 3. Casaux J, 4. Bouhaben-Cazala dit "le gaulois", 5. Albéro, 6. Bouhaben-Cazala dit "Zago".

Photo D : "Patates 1977" Marie Myriam entourée de : 1. Esquirre JN, 2. Casahoursat I

Photo E : 1. Lacau Ph, 2. Lacau B, 3. Théron

Photo F : 1. Larrensou G, 2. Lacaste B,

Photo H : "Patates 1980" : 1. Otal, 2. Moulia, 3. Lanneretonne, 4. Lestelle, 5. Bouhaben-Cazala dit "le gaulois"

riposte. Même tardive. On sait ce qu'il en advint, ce fut l'entrée en scène de Pétain. De plus Bordeaux étant sur la route de l'Espagne, pays fasciste mais non engagé aux côtés d'Hitler, de nombreux réfugiés cherchent ici des solutions de repli vers le sud-ouest ou l'Afrique du Nord. Wilhelm Friedmann y est accueilli par la forte communauté protestante bordelaise des Chartrons et orienté vers Oloron-Sté Marie. C'est là qu'il rencontre Charles Cadier, le pasteur, qui l'emmène provisoirement dans la maison familiale d'Izarda à Osse en Aspe. On est alors à la fin du mois de juin 1940.

La vie de "Monsieur Martin" à Osse...



Henri Cadier 1877-1965

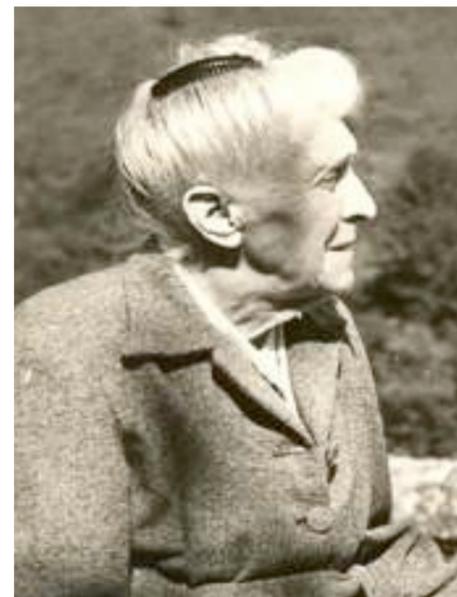
En ces temps difficiles du début de guerre et de débandade quasi générale, Wilhelm Friedmann est bien accepté à Osse par le maire Pierre Sarthou, radical-socialiste et catholique, et son premier adjoint Daniel Supervielle, un protestant. Il se fait appeler Martin, nom mentionné sur sa fausse carte d'identité. Assez rapidement il trouve refuge avec sa femme Gertrude et sa fille Régine chez Marie Candau qui habite la maison Cavendish, la dernière à gauche en sortant du bourg après le temple. Elle est institutrice retraitée, et outre une certaine ouverture d'esprit, elle a le grand avantage de parler anglais. La tante de Marie Candau, Annette, soeur de Jean Candau d'Ypère, avait épousé Frédérick Cavendish, prêtre anglican (ordonné le 10 avril 1831). Rentier, il amenait sa femme en cure en Béarn. Se trouvant veuf il

épousa une jeune femme de la région. Il vivait à Osse dans les années 1860 et la maison a gardé encore aujourd'hui son nom gravé sur la plaque de la porte d'entrée. Pour sauver les apparences et officialiser cette présence, Marie Candau loue à la famille son grenier, grossièrement aménagé pour l'occasion. Le logement est très précaire, seulement éclairé par des chiens-assis et chauffé par un petit poêle à bois. Mais ce refuge adossé au Castets a le gros avantage de disposer à l'arrière d'une sortie directe sur la montagne en cas de danger imminent. C'est notamment dans cette maison que le savant linguiste écoute régulièrement la BBC. La famille n'a pas été habituée à ces conditions matérielles très difficiles. Mais surtout l'exil, l'isolement dans une région inconnue, la clandestinité et le manque d'argent font que ce séjour forcé à Osse est une épreuve redoutable. De plus Gertrude, allemande luthérienne, ne bénéficie pas, semble-t-il, de la sympathie qu'elle mérite. L'assistance matérielle des Ossois, et financière de certains amis, permettent seulement d'assurer un minimum de subsistance. De part sa formation d'intellectuel, Wilhelm Friedmann était peu préparé à la rudesse et aux contraintes pratiques de la vie rurale. Il réussit pourtant à faire pousser des pommes de terre sur le terrain de la maison Cavendish, là où aujourd'hui c'est encore une gageure ! Au village il est alors le voisin de Pierre Burs, un passeur qui aide les personnes menacées politiquement à passer en Espagne par la Pierre St Martin. Selon François Burs, fils de Pierre, M. Martin part souvent, mais parle peu. Il se souvient également de Régine faisant de la bicyclette dans la vallée quand les jeunes locaux travaillent aux champs. Et puis, avec sa femme Gertrude, ils sont de très bons randonneurs et ils parcourent bon nombre de circuits montagnards.

Les temps difficiles...

Le semi-isolement de la vallée l'amène à se déplacer fréquem-

ment pour Oloron, Pau ou Toulouse. De même sa fille Régine est interne dans une institution de Pau et revient à Osse toutes les fins de semaine. Réfugié, Wilhelm Friedmann ne reste pas inactif. Son statut de linguiste européen de haut niveau reconnu par l'université de Toulouse lui vaut une désignation pour une mission sur les parlers traditionnels de la haute vallée d'Aspe. Il étonne par la rapidité avec laquelle il maîtrise les idiomes locaux. Des publications bien postérieures utiliseront d'ailleurs ses travaux. Cette mission, en même temps qu'un travail réel, est aussi une couverture officielle pour justifier sa présence dans la vallée. Au village on se souvient qu'il donnait des cours d'allemand et de latin, notamment à la fille de M. Borce, le boulanger de Bedous... et qu'après s'être frotté à la langue basque au cours des ses recherches, il aurait avoué qu'elle était très complexe ! Mais il fait des démarches assi-



Marie Candau en 1952

dues pour émigrer aux Etats-Unis, sachant sa situation très précaire. S'étant replié d'Allemagne, de Paris, de Bordeaux, d'Oloron, ayant été obligé d'abandonner l'essentiel de ses recherches, il se sent probablement à Osse dans une sorte d'impasse autant intellectuelle que physique. L'avancée du fascisme, la mondialisation du conflit et le durcissement du régime de Vichy rendent



"Patates 1972" : 1. Casaux B, 2. Sottou, 3. Coello, 4. ?, 5. Minvielle dit "Coco", 6. Castéra, 7. Casaux JP, 8. Balangué, 9. Minvielle dit "La huche", 10. Apoey, 11. Moncla dit "Gigi", 12. Campagnet, 13. Labarthe, 14. Lacaste, 15. ?, 16. ?, 17. Leyrat dit "Tonton", 18. ?, 19. ?, 20. ?, 21. Lembeye, 22. Lacoudane, 23. Borau-Betran, 24. Apoey.



Photo D : "Patates 1986" : 1. Lavielle, 2. Esquirre E, 3. Lacaste Ch, 4. Esquirre JP dit "Mimi", 5. Garcet, 6. Lucq-Balencie, 7. Bordenave-Laplace, 8. Baux, 9. Denier, 10. Guillerot, 11. Esquirre Mc, 12. Lavielle, 13. Lacaste, 14. Casaux

ou d'une autre sous la botte nazie ! Il ne voulait pas partir en camp de concentration. Il avait fait son devoir, tenté en vain d'alerter l'intelligentsia française sur les conséquences dramatiques du nazisme, notamment son antisémitisme délirant et meurtrier. Il est mort à six heures trente malgré l'intervention du docteur Félix Larricq de Bedous. Pendant sa longue agonie il se serait confié au soldat qui le gardait dans un long réquisitoire contre le nazisme...

Un même destin choisi... Cet acte individuel, pour tragique qu'il soit, est pour Wilhelm Friedmann la dernière expression de sa liberté. Le système nazi et les régimes qui ont collaboré avec lui étaient pour ces intellectuels profondément démocrates le mal absolu qu'il fallait combattre. Carl Einstein, Walter Benjamin, Stefan Zweig, Wilhelm Friedmann ont choisi le même destin. Ils ont été pris dans l'engrenage infernal d'une situation dont l'Histoire a peu d'exemple et qu'ils n'étaient pas préparés à af-

fronter. Par leur décision ultime ils sont allés au bout de leur idéal. La destinée de ce brillant intellectuel, farouche démocrate et francophile assumé, s'est donc achevée dans l'anonymat d'un petit cimetière pyrénéen. C'est l'honneur d'un certain nombre d'Ossois, dont Charles et Henri, d'avoir tenté de protéger Wilhelm Friedmann. Le 11 décembre 1942 l'émotion était forte quand Charles a officié à son enterrement au cimetière d'Osse.

Et après... Sa femme Gertrude et sa fille Régine ont vécu à Pau les années qui suivirent en attendant la Libération, leur religion protestante ayant sans doute été une forme de protection. En 1945, revenue à Paris, Gertrude apprit qu'en 1942, au moment de son arrestation, le dossier d'émigration aux Etats-Unis de son mari était enfin accepté... Une confusion de nom, Friedmann, étant assez courant, aurait pu être à l'origine de ce retard fatal !

Aujourd'hui... Régine s'est mariée avec Louis Cohn. Elle est veuve à ce jour, son mari étant décédé en 2009. Elle vit toujours dans la région parisienne entourée de ses deux filles, Danièle Cohn professeur à la Sorbonne et Françoise Dominé, professeur de lettres classiques au lycée Lakanal de Sceaux. Danièle, mariée au philosophe d'origine portugaise Fernando Gil, a deux enfants, Florence et Samuel. A Osse seuls les plus anciens connaissent l'histoire de Wilhelm Friedmann, bien peu savent qui est Fernando Gil. La tombe de ce dernier, dans le cimetière d'Osse, est à l'origine d'une rencontre éminemment fortuite... D'où ces quelques pages. ²

J. Noël Paquier 2011



La maison Cavendish en 1959

1. Merci à : Danièle Cohn pour ses informations et sa précieuse relecture, Catherine Pérony, dont l'arrière grand-tante était Marie Candau et qui habite toujours, la maison Cavendish, pour ses informations et ses photos. Elle a gardé des contacts réguliers avec la famille Cohn-Friedmann, . Merci aussi à François Burs et Joseph Soupervie pour leurs souvenirs précis et émus rapportés avec ce savoureux accent béarnais



Photo J : 1. Larrouy, 2 Rouglan, 3. Garcet, 4. Doumecq, 5. Casaux, 6. Larrensou, 7. Doumecq, 8. Vigouroux, 9 Doumecq

Photo A :Trophée du Poey 1991: 1.Estournès, 2. Cedet, 3. Lanne

Photo B : "Patates 1987" : 1.Rajol, 2. Maté, 3. Care, 4. Su-

ACCOUS, La fête des "Patates"

Depuis des années le village vit au rythme et au goût des "Patates". Quelle est donc l'histoire, la légende de ces fêtes devenues célèbres dans notre région du Béarn ?

Voici des témoignages et des photos qui illustrent les "Patates" des années 70, 80 et 90...

La fête des patates a lieu chaque année depuis 50 ans en vallée d'Aspe dans le village d'Accous. Au départ, une simple blague entre amis : dans le quartier de Jouers, quatre jeunes se baladent à vélo. Attirés par les fraises dans le jardin de la maison Aguas, ils ne peuvent résister à la tentation et en dégustent quelques-unes. Pris en flagrant délit par la propriétaire, trois d'entre eux détalent et le quatrième de rétorquer courageusement : « nous faisons partie du syndicat des patates de Pau, et nous venons voir l'état de vos patates ». La blague reste, le ton est lancé et la fête des patates est créée l'année suivante, à l'été 1961. Un bal est organisé attirant villageois et estivants. Les festivités durent trois jours. Différentes animations sont alors proposées : tournoi de pétanque, groupes folkloriques, etc, et, clou de la fête, l'élection d'une miss patates ! Le trophée du Pouey crée par trois baladins fera son apparition à la fête des patates en 1972

Le déroulé de l'élection de miss patates est en soit tout un programme. Il ne s'agit évidemment pas d'une élection réglementaire contrôlée par un huissier. Non, la miss éphémère est élue dans une ambiance toute festive et des plus folkloriques. L'animation est assurée par le comité des fêtes d'Accous et Michel Rubio, pendant de nombreuses années, se charge de donner le ton de la soirée. Les « candidates » à l'élection, filles de la Vallée ou estivantes, sont bien souvent désignées malgré elles et hissées d'office sur le podium par les jeunes villageois aux bras musclés. L'applaudimètre, dans un brouhaha indescriptible, fait ensuite la différence. Geneviève de Fontenay en aurait avalé son chapeau ! Bien sûr, la miss, doit honorer son statut de « reine de la soirée », se montrer digne de son rang et sacrifier aux exigences protocolaires : elle n'échappe ainsi pas à la rasade d'anis au poron, doit arborer fièrement le collier de patates dont elle se voit affubler et gagne l'équivalent de son poids... en pomme de terre ! Ainsi, après Anita Vaquerin, première miss patate, de nombreuses autres jeunes filles ont assuré avec panache leur nouvelle célébrité, relayée dans

les journaux locaux. Parmi elles, des jeunes filles de la Vallée et notamment : Dominique, Nicole, Martine Virassamy, Francette Moncla, Véronique Rouglan, Laura Camsuzou, Elodie Laborde, Maïthé Taillade, Sylvie Flageolet etc. Une fois l'élection achevée et la reine de la soirée désignée, la nuit se poursuit jusqu'au petit matin dans une ambiance des plus festives. Le Poron circule alors dans la salle, pour le plus grand bonheur des danseurs et joyeux drilles. Les moins chanceux peuvent toujours recharger leur verre chez Peyette.

Chez Peyette, l'auberge du village, refuge des écoliers du hameau de Jouers en hiver était le centre névralgique de la fête des patates : tout le monde se pressait dans ce haut lieu de la convivialité où il faut bien le dire l'anis coulait à flots.

La fête des patates prend de l'ampleur au fil des ans et connaît son apogée dans les années 70 et 80. La fête attire alors les foules venues de toute l'Aquitaine. De nombreuses célébrités de l'époque y sont invitées et viennent y donner des concerts ou spectacles : grands groupes espagnols, Jairo, Francis Cabrel, Marcel Amont, Hervé Villard, Rika Zaraï, Michel Leeb, Les Parisiennes, Patrick Sebastien, Valérie Lagrange, Brasilia show... etc. Michel Sardou, alors en pleine gloire, a notamment entonné son tube « la maladie d'amour » repris en

chœur par la foule dont se détachaient les belles voix aspoises.

Depuis lors, la fête perdure et continue à être un rendez-vous attendu autour du 20 août. La jeunesse d'Accous a pris le relais et a à cœur de perpétuer les traditions lancées par ses glorieux aînés. Si la miss ne gagne dorénavant plus son poids en pomme de terre, elle continue à arborer fièrement le collier de tubercules. Ainsi, d'un simple chapardage, le village d'Accous, soutenu par sa municipalité et son actif comité des fêtes, a dorénavant trouvé son « identité ». Espelette a sa fête du piment, Mauléon sa fête de l'espadrille, Hendaye sa fête du Chipiron, Accous a la spécificité d'avoir celle de la Patate ! Pourtant, à la différence des autres villages cités, Accous n'est initialement pas particulièrement connu pour ses pommes de terre. Il n'en demeure pas moins que cette singularité continue à intriguer et faire sourire les touristes.

Tout est parti d'une bonne blague et finalement tant mieux, la fête n'en est que plus belle !

Simon Albéro, Hélène Ficat, Jean Gain, Dominique Iriart.



"Patates 1980" : 1. Lucq-Balencie, 2. Lacaste, 3. Gaillard

la menace de plus en plus lourde. Le passage de la frontière espagnole proche aurait pu être un espoir. D'autant que son voisin Pierre Burs est engagé dans cette action. Mais époux et père conscient de ses responsabilités, il refuse d'entraîner femme et enfant dans ce qui lui semble une aventure très périlleuse. Pierre Burs sera d'ailleurs arrêté en



Carl Einstein 1885-1940

janvier 1943 et envoyé en captivité au fort du Hâ, près de Bordeaux. Lors de son parcours en France, Wilhelm Friedmann a des contacts avec la Résistance qui lui a fourni sa fausse carte d'identité. Il rencontre notamment Henri Cadier, l'avocat, frère de Charles, qui est très actif dans l'aide aux réfugiés étrangers. Sérieusement inquiet pour cet engagement, il devra se réfugier à Genève de février 1943 jusqu'au mois de novembre 1944. Wilhelm Friedmann est de plus en plus inquiet, il se sent traqué dans son refuge aspois. Sa bibliothèque, outil indispensable et fierté de linguiste, a été pillée dans son appartement parisien. Mais, imprudence ou excès de confiance, il continue à recevoir à Osse du courrier à son vrai nom.

Les mauvaises nouvelles Dès 1940 Wilhelm Friedmann a connaissance des suicides de deux de ses compatriotes, intellectuels et juifs réfugiés d'Allemagne comme

lui : Carl Einstein, le neveu du gé-nial physicien Albert Einstein, historien d'art et anarchiste, et Walter Benjamin, philosophe et écrivain de tendance marxiste. Et les deux meurent dans les Pyrénées... Einstein, d'abord recueilli par les moines de Bétharram est arrêté. Pour échapper au sort promis aux juifs par le gouvernement de Vichy, il se jette dans le Gave avec une pierre attachée au cou. On retrouvera son corps à Boeil-Bezing, dans les Pyrénées atlantiques, où il est enterré. Walter Benjamin, arrêté à Port-Bou par la garde civile espagnole, se donne la mort en s'empoisonnant à la morphine. Son corps serait dans la fosse commune du cimetière. Le 11 novembre 1941, la pression augmente, les Allemands pénètrent dans la vallée. Le refuge aspois n'en est peut-être plus un ! Et en 1942 il apprend le suicide au Brésil de Stefan Zweig, son ami. Ils étaient très liés, la première femme de Zweig étant la marraine de sa fille Régine. Cette dernière nouvelle l'accable car outre la fin dramatique d'un être proche, ce suicide ressemble à un nouvel acte de désespoir face à l'escalade nazie. Wilhelm Friedmann connaît alors de forts moments de doute et frôle, semble-t-il, la dépression. D'autant que Vichy accentue durement sa politique antisémite : en août 1942 les juifs enfermés au camp de Gurs sont transférés massivement à Drancy par la gare d'Oloron. L'évènement fait grand bruit dans la région.

Fin 1942, l'étau se resserre La menace se précisant, Charles emmène Wilhelm Friedmann aux Eaux-Bonnes dès la mi-juillet 1942 pour le cacher au presbytère. Friedmann se rend alors à Pau pour avoir des informations sur sa demande de visa pour les Etats-Unis. Comme d'autres intellectuels du monde germanique, notamment Walter Benjamin, il devait avoir une place pour la New school of social research. Pour cela il fallait passer

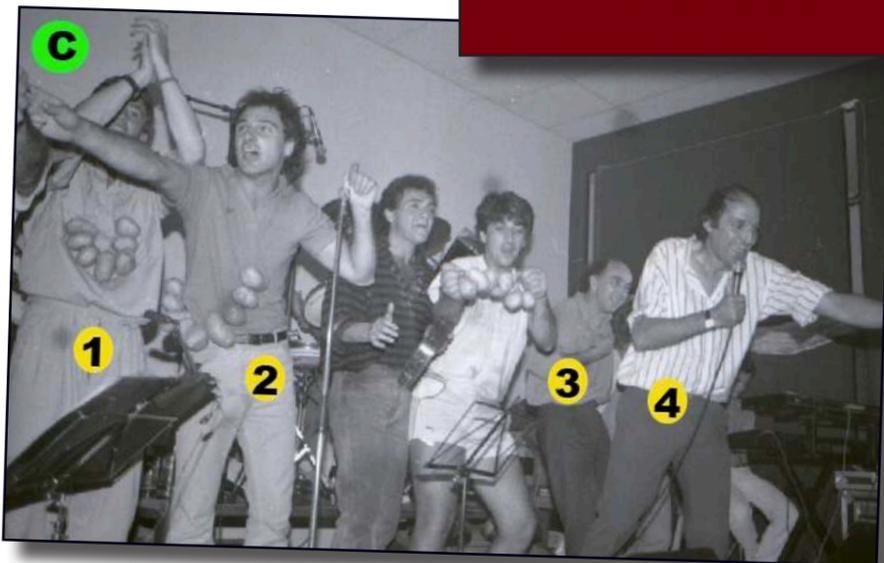
en Espagne, y être interné un certain temps et aller jusqu'à Lisbonne pour ensuite gagner New-York. Le 10 décembre il revient à Bedous vers 19 heures par le train de Pau. Comme il le fait habituellement, il descend du wagon un peu avant la



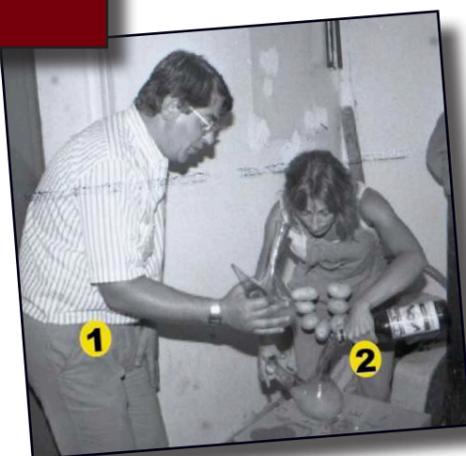
Walter Benjamin 1892-1940

gare, passe le gave au gué, et prend la route d'Osse. Mais en haut de la côte, il est arrêté par une patrouille pour un contrôle d'identité. Au château de Bedous stationne en effet une troupe de soldats allemands, des Bavarois pour la plupart, spécialistes de la garde aux frontières. Wilhelm Friedmann est amené à l'hôtel Saint-Bois de Bedous pour y être interrogé. Il n'a, semble-t-il, pas été torturé. Mais à trois heures du matin il demande un verre d'eau et avale de la digitaline. Il se l'était procurée à Pau avec une ordonnance médicale. A petites doses, c'est en effet un médicament. Mais c'est un poison violent si on va au-delà. A-t-il pris peur en voyant des uniformes allemands, sachant qu'il avait commis des écrits anti-hitlériens ? En fait sa décision était prise depuis longtemps, il avait prévu cette issue et sa femme en était informée. Il avait également confié à Charles que s'il était arrêté, il se suiciderait comme ses camarades l'avaient fait avant lui : plutôt mourir que vivre d'une façon

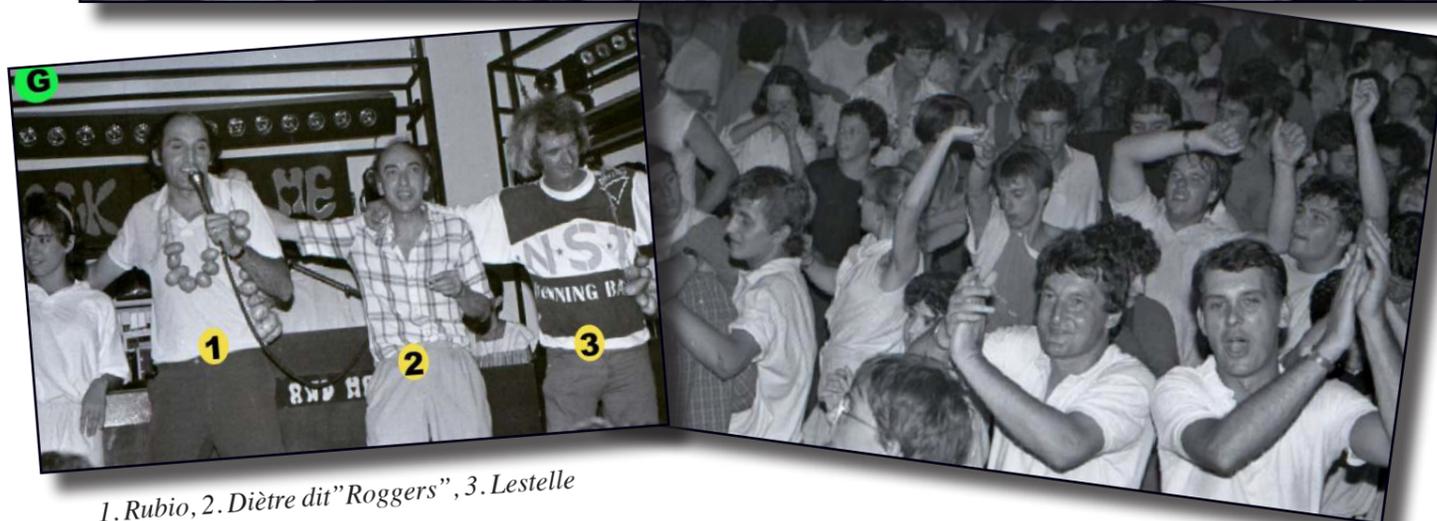
Patates 1987



:1. Rajol, 2. Lacaste, 3. Diètre dit "Roggers", 4. Rubio.



1. Guiraute, 2. Lacaste, préparation du Pojon



1. Rubio, 2. Diètre dit "Roggers", 3. Lestelle

Il y a soixante-dix ans, la fin tragique de Wilhelm Friedmann, intellectuel juif viennois. Osse en Aspe 1940-1942¹

¹ Cet article a été écrit à partir des témoignages recueillis à Osse et de l'article de Alain Ruiz, *La fin tragique de Wilhelm Friedmann, émigré du III^e Reich*, dans *Pyrénées 1940, ultime frontière pour Carl Einstein, Walter Benjamin, Wilhelm Friedmann, Actes du colloque international de Pau du 14 avril 2003*, pp. 125-171 et aussi de l'ouvrage de Claudine Delphis, *Wilhelm Friedman (1884 - 1942): Le destin d'un francophile. Correspondance avec Georges Duhamel, Jean-Richard Bloch et Marcel Raymond. Leipzig 1999.*

Le cimetière d'Osse est un lieu de souvenirs, mais aussi de rencontres. Quelques compliments à une femme sur le fleurissement de la tombe de son mari, une discussion engagée... et c'est la révélation d'une histoire tragique dont Osse a été le théâtre.

Un intellectuel autrichien pacifiste Wilhelm Friedmann naît le 19 mars 1884 à Vienne. Autrichien et juif, mais non pratiquant, il se convertit au luthéranisme dès l'âge de dix-huit ans pour échapper ainsi au *numerus clausus* et entrer à l'université. Choix qui marque déjà un certain courage dans une



Wilhelm Friedmann en 1927

Autriche très catholique. Cet étudiant brillant choisit la romanistique, l'étude des langues et littératures romanes. Après des séjours dans plusieurs villes d'Europe, Rome, Paris, Leipzig, il obtient le titre de docteur de l'université de Vienne. Polyglotte, il maîtrise parfaitement le français. Lors de la guerre 1914-1918, il est mobilisé dans l'armée austro-hongroise, et fait prisonnier. On le retrouve en Sibérie où il apprend très rapidement le russe, démontrant ses évidentes qualités de lin-

guiste. Il s'évade de cet enfer blanc et on le retrouve après la guerre traducteur à la Croix Rouge, à Berne, en Suisse. Il œuvre alors au rapatriement des prisonniers de guerre. Et c'est là qu'il se lie d'amitié durable avec des pacifistes de tous horizons dont Romain Rolland et Stefan Zweig qu'il connaît depuis Vienne. A l'université de Leipzig où il enseigne ensuite, ses positions de pacifiste et de francophile le marginalisent, l'opinion publique d'alors étant plutôt revancharde. Ferme sur ses positions il travaille au rapprochement franco-allemand, notamment lors du pacte Briand-Stresemann et des accords de Locarno de 1925. C'est à cette époque qu'il fait de nouvelles rencontres avec des intellectuels français influents comme André Malraux, André Maurois, André Chamson, Georges Duhamel, les historiens Jean-Richard Bloch et Albert Mathiez... Il fait alors de Leipzig un lieu de passage obligé pour les intellectuels et les écrivains français qui donnent tous des conférences dans la ville. Le 22 septembre 1933, après l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne, il est renvoyé de l'université de Leipzig en raison de son origine juive et de ses prises de position politiques pacifistes et hostiles au nazisme. Méfiant, il avait anticipé cette décision en se réfugiant quelques mois plus tôt à Paris avec sa femme Gertrude et sa fille Régine.

Wilhelm Friedmann à Paris A partir de ce moment l'existence est plus douloureuse pour Wilhelm Friedmann, contraint de quitter l'Allemagne. Le régime hitlérien représente en effet la

négation absolue de ses idéaux. Pourtant à Paris il n'est pas isolé. Les relations tissées dans le cadre de son activité professionnelle à Leipzig lui permettent de trouver quelques



Stefan Zweig 1881-1942

portes ouvertes. On le retrouve chargé de cours à l'Institut Germanique de la Sorbonne ainsi qu'à l'École Pratique des Hautes Études. Il est également employé par la Radiodiffusion française comme écou- teur-traducteur pour les émissions étrangères, son statut de linguiste devenant précieux dans cette époque troublée. Le réseau de la fondation Rothschild a peut-être aussi joué un rôle dans son parcours en France. Mais la menace n'est pas écartée pour autant. Après la "drôle de guerre", la Wehrmacht entre dans Paris ! Quelques jours auparavant, le 12 juin 1940, il était parti pour Bordeaux avec sa femme et sa fille... pour se retrouver dans une confusion totale. Le gouvernement français replié lui-même dans la place tente d'organiser ce qui aurait pu être une